

Partie créative

Les pas d'une sirène égarée

La plupart des gens passent leur vie à rêver. Rêver d'un futur meilleur, de jours plus heureux, de bonheur. Ils rêvent à ce qu'ils auraient fait s'ils avaient eu d'autres chances, une autre vie, s'ils étaient nés ailleurs. La plupart des gens passent leur vie à rêver mais demeurent couchés. Par peur, peut-être, ou par manque d'audace. Tant de rêves irréalisés jetés aux déchets que nos cœurs désenchantés se forcent à oublier. Tant d'êtres qui cherchent à se voiler la face, à faire semblant de ne plus y penser, même lorsqu'au détour d'une conversation, d'un souvenir ou d'une idée, ils refont surface dans les larmes de leurs yeux. « Non, rien, je repensais à... oublie ce n'est pas important. » Une poussière dans l'œil. Immense particule de regret flottant dans l'air. Stupide futilité. Dérisoire, infime et pourtant, pourtant, dans un ultime sanglot étouffé, leur cœur se serre. Et immanquablement, au moins une fois dans leur vie, ils se demandent, dans un murmure à peine prononcé, quelle aurait pu être leur destinée s'ils avaient un jour eu la hardiesse de poursuivre tous ces rêves d'enfant jusqu'alors négligés. Auraient-ils été plus heureux ? Peut-être, sans doute. Ils ne le sauront jamais. Éternels regrets ponctués de « si seulement » assassins.

Moi, je n'avais que dix-sept ans, des yeux bleus, des cheveux longs et autant de rêves dans la tête que d'étoiles dans mon ciel. Je n'étais encore qu'une petite fille, entre naïveté et insouciance, baignant dans l'illusion d'un monde de magie prêt à exaucer chacun de mes vœux. À cet âge, on ne connaît pas encore la frayeur de rêver trop grand. Je n'avais que dix-sept ans et j'avais déjà peur. Peur de me réveiller un jour dans la peau de tous ces gens au beau milieu de regrets et de rêves étouffés par des opportunités manquées et des chances laissées de côté. Trop tard arrive si vite. La vie ne nous attend pas. Je crois que j'avais peur de me réveiller un jour ma vie entière derrière moi et réaliser que j'étais devenue comme eux parce que je n'avais pas osé m'en aller pour vivre cette existence dont je rêvais. Je voulais devenir célèbre sur les scènes de Broadway, je voulais aussi simplement être heureuse et aimée, jusqu'à la fin des temps, comme dans toutes ces histoires que je lisais. Des rêves bien insensés pour ce monde cruel dans lequel nous vivons, les rêves d'une petite fille qui y croyait, pourtant. Pour eux, je n'étais qu'une rêveuse parmi tant d'autres, une adolescente timide et trop ambitieuse, la tête sans cesse dans les livres. J'étais déjà un peu ailleurs mais coincée ici, dans cet enfer aux cent nuances de gris. Gris monotone étaient les rues sales et désertes et tous les immeubles identiques qui s'y alignaient, gris mélancolique. La mine des habitants était gris dépressif, gris d'ennui et de tristesse étaient leurs vies. Une vie sans couleur, entre tout blanc et tout noir, entre bonheur et désespoir.

Les vendredis soirs, tout le quartier se retrouvait au bar miteux du coin de la rue, lieu de perdition dont personne ne retenait jamais le nom mais dans lequel tout le monde gardait une centaine de souvenirs que même l'alcool n'avait pas réussi à leur faire oublier. À défaut de trouver une autre façon d'écouler mes heures, j'y allais, moi aussi, souvent à contrecœur. Ce bar avait tout connu, tout vu. Des premiers baisers maladroits aux ruptures qui les suivaient, les déclarations d'amour enflammées qui passaient aux injures d'hommes que l'alcool avait fait plonger tant dans la tendresse et le romantisme que dans la violence et la brutalité, les larmes de ceux qui avaient commis des erreurs, qui avaient perdu femme, travail ou argent, ceux que le médecin avait appelés « condamnés » et dont la vie ne voulait plus, ceux qui pleuraient sans savoir pourquoi. Mais aussi avait-il été témoin d'instantanés rares de bonheur et de festivité, le sourire des plus heureux qui trinquaient à leurs fiançailles, leur nouvel emploi, la naissance d'un bébé, ceux qui levaient leur verre à la réussite, à l'amour ou à la vie, car elle peut être si belle, parfois. Ce bar avait assisté à nos pas chancelants et à nos premières cuites, les imbécillités que nous avons faites et toutes ces paroles dénuées de sens que nous avons dites, puis nos rires trop bruyants, nos bagarres et nos danses, le début ou la fin de notre jeunesse gâchée que l'on aimait croire belle et éternelle. Dans ce bar, on avait vécu de bons moments. Et les pires, aussi.

Ce soir-là, lorsque j'ai poussé la porte sur la salle enfumée et que le tintement de la clochette s'est noyé dans la musique et dans les voix, j'ai su à l'instant que cette soirée serait différente. Différente, d'une façon ou d'une autre, de toutes celles que j'avais pu vivre. Simple pressentiment. Mauvais pressentiment. Oppressée par cette odeur répugnante de sueur, de bière et de tabac froid, je suis restée quelques secondes sans bouger. J'ai fermé les yeux, inspiré, expiré, fait un pas, deux, trois. Autour de moi, des hommes, des femmes, des jeunes et des moins jeunes gravitaient. Ils passaient à mes côtés sans me voir, me frôlaient sans me toucher, me bousculaient sans le faire exprès. Des dizaines d'êtres vidés de leurs rêves qui, sans savoir ce qu'ils allaient bien pouvoir faire de leurs lendemains, titubaient un verre à la main pour s'en aller nulle part. Des êtres désabusés qui ne savaient plus où chercher ce qu'ils ignoraient vouloir trouver. D'un pas décidé, je me suis frayée un chemin parmi eux. Je me suis dirigée vers le long comptoir noir où plusieurs hommes étaient déjà accoudés, évitant ceux qui tentaient de m'aborder à coup de phrases toutes faites, rejetant cette main inconnue qui s'était posée au creux de mes reins, ignorant cette insulte venant de celui à qui elle appartenait et que je venais de repousser. Dans un coin, un groupe de jeunes jouaient au flipper. Au jukebox, quelqu'un venait de sacrifier quelques pièces de monnaie pour faire résonner dans la salle *Thriller* de Michael Jackson. Dans l'inférel brouhaha de ce bar, les gens crevaient tous en silence et

transpiraient de désespoir. Ça puait de tous les côtés. Ça puait l'ennui, ça puait la détresse et la mort, et ils allaient moisir ici toute leur vie parce qu'ils préféraient tous se boucher le nez plutôt que d'oser avoir l'idée de se sauver. Peut-être était-ce ce qui me différenciait de tous ces gens. Le fait que même en faisant tout pour ne pas la sentir, la puanteur de la médiocrité de nos existences et l'odeur âcre de nos âmes en putréfaction me convainquait, un peu plus chaque jour, de ce que je savais déjà. Leur vie entière était un mensonge. Ils voulaient tous, de toutes leurs forces, se croire heureux et sans doute, qu'au bout d'un certain temps, ils parvenaient à se convaincre que ce prétendu bonheur était réel, qu'il allait leur suffire. Et j'ai essayé, moi aussi. Mais je n'ai jamais réussi. Je n'étais pas comme eux. Ou, du moins, pas encore. J'avais des rêves, des aspirations, des attentes, la vie devant moi. J'y croyais encore et il fallait que je parte car je n'avais rien à faire ici. Ma place était ailleurs, ma vie aussi.

Johnny, lui, l'avait compris bien avant moi. Du haut de sa cinquantaine bien avancée, il était l'unique barman et propriétaire des lieux. Jamais eu d'enfant, jamais marié, il avait pour habitude de finir ses soirées aussi ivre que ses clients. D'aussi loin que je m'en souviens, il y avait toujours eu un lien indescriptible entre nous. « Tu es un peu comme la fille que j'ai toujours rêvé d'avoir » m'avait-il dit, une fois. Il avait réalisé très tôt, bien avant moi, que je ne ressemblais pas aux autres, différence que mon propre père n'avait jamais su percevoir. L'été dernier, il m'avait proposé de travailler avec lui car il pensait que me faire un peu d'argent ne serait pas inutile, au cas où, pour plus tard. Aux heures vides, nous avons longuement discuté ensemble. Nous avons parlé de la vie d'adulte, d'amour et d'avenir, de désirs et de déceptions. « Le truc, m'avait-il dit, c'est d'y croire même lorsque cela semble sans espoir. On a tous besoin d'y croire. Parce que sans lumière d'espoir, on s'éteint. » Des hommes éteints, il ne voyait que ça, ici. Tous les jours, toutes les nuits, il leur servait l'espérance et la joie dans des bouteilles en verre et noyait leur détresse et leur angoisse dans de l'alcool fort. Lorsqu'il m'a vue, il a souri et a posé un verre devant moi. Mes pièces de monnaie ont ricoché sur le comptoir. Il les a repoussées de la main et, avec un clin d'œil, m'a dit que ça lui faisait plaisir. Je l'ai remercié, puis j'ai rejoint ma bande de prétendus copains autour de la vieille table de billard où nous avons pris la lassante habitude de passer nos soirées. L'alcool rendait déjà leur démarche difficile, leurs propos stupides. J'ai fait comme si je m'amusais, ai souri les larmes aux yeux, ris la gorge serrée. Certains d'entre eux me ressemblaient peut-être un peu, même beaucoup, au fond, même s'ils préféraient ne pas y penser, malheureux et silencieux, persuadés d'être déjà condamnés. Ils n'étaient qu'une bande de grands enfants qui se croyaient déjà de taille à affronter les montagnes de la vie mais qui s'interdisaient de rêver car ils savaient, ou croyaient savoir, qu'on n'échappe pas à son destin. Une bande d'enfants, jeunes et insoucians, suivant le

chemin prédestiné de la délinquance qui définissait nos quartiers. Une bande d'enfants sans avenir. Car nous le savions tous. Notre futur, il suffisait de regarder autour de nous pour le deviner. Dans vingt ans, les plus chanceux d'entre nous seraient vendeurs à la station essence, femmes de ménage ou éboueurs, d'autres seraient au chômage, alcooliques, peut-être même en prison. La fatalité collait aux semelles de nos chaussures et son poids nous empêchait de sortir de cette eau qui noyait le moindre de nos espoirs. C'est pour ça que je pensais que l'on devait tous s'en aller, pour au moins avoir une chance. Mais j'imagine que nous avons été très peu à le faire. « Pars avant qu'il ne soit trop tard » m'avait un jour dit Johnny car il savait que tout ça ne me suffirait pas, à moi, que je ne pourrais jamais être heureuse si je restais, qu'ici, mes rêves succomberaient.

Ressentant, comme il me l'arrivait souvent, le besoin urgent de prendre l'air, je suis sortie au plus vite, bousculant les gens ivres sur mon chemin. Un coup du destin, je serais prête à le parier. Il avait dû tout mettre en œuvre pour que je le retrouve dehors, ce soir-là. Cigarette coincée entre les lèvres, les yeux égarés dans la nuit étoilée, il semblait m'attendre. Lorsque je suis arrivée, il n'a pas même daigné baisser ses yeux sur moi. Cela faisait longtemps que je ne méritais plus un regard de sa part. Il s'est contenté de me tendre son paquet de cigarettes.

- T'en veux une ? m'a-t-il demandé.

- Je ne fume pas, papa.

Il a haussé les épaules comme si peu lui importait et a rangé le paquet dans sa poche. Pendant de longues minutes silencieuses, j'ai fixé cet homme dévasté que je ne connaissais plus. À la mort volontaire de ma mère, onze ans auparavant, une part de lui, le père qu'il était, homme charmant, jovial et souriant, s'était noyé avec elle dans l'eau où elle avait choisi de sauter. Il était devenu quelqu'un d'autre et il n'a plus jamais su m'aimer. Trop dur, trop douloureux, je lui ressemblais trop. Le bar était devenu sa deuxième maison, l'alcool, son nouveau compagnon et ses trois enfants n'étaient plus que des ombres floutées laissées seules derrière lui, abandonnées. Il ne s'est jamais excusé, je ne lui ai jamais rien reproché. La vie l'avait sans doute voulu ainsi, il n'y pouvait rien. Il a écrasé sa cigarette par terre dans un long soupir.

- Ce soir, nous avons quelque chose à fêter tous les deux, a-t-il soudainement annoncé la voix grave.

Il a marqué une pause théâtrale, je l'ai interrogé du regard. Battements de cœur effarouchés.

- Tu vas te marier.

J'ai attendu un éclat de rire, un « je rigole, détends-toi », n'importe quoi. J'ai attendu qu'il me dise que ce n'était pas vrai mais il ne l'a pas fait. Le regard perdu dans le vide, il m'a expliqué la situation, m'a fait comprendre que je n'avais pas mon mot à dire. Il m'a dévoilé le nom de mon futur époux, nom qui ne m'était pas inconnu. Tout le monde le connaissait, tout le monde en parlait, jamais en bien. Mon père m'a simplement dit qu'il lui devait de l'argent depuis longtemps et que cet argent, il ne l'avait pas. Ce type se serait mis dans une colère effroyable et aurait menacé de le torturer, puis de le tuer. Alors dans un excès de folie et de peur, mon géniteur lui aurait promis, pour rembourser ses dettes, tout ce qu'il voudrait et cet homme aurait alors décrété que tout ce qu'il voulait, c'était moi. Une promesse est une promesse. Il avait été obligé d'accepter et, par conséquent, je n'avais pas le choix. Pendant un instant, je me suis demandé si mon père s'en voulait d'avoir donné la main de son unique fille à un sale type qui serait sans doute derrière les barreaux avant qu'elle n'atteigne ses vingt-cinq ans. « Mais ne t'inquiète pas, il a de l'argent, tu seras heureuse avec lui. » Voilà ce qu'il m'a dit. Pas un mot d'excuse, pas un geste, pas un regard. J'aurais voulu lui demander sa définition du mot « bonheur », s'il pensait sincèrement que je serais heureuse d'épouser un dealer qui avait vécu trois fois ma vie, s'il en avait encore quelque chose à faire de moi, de ce que j'aurais voulu, du mariage que je m'étais toujours imaginé. Mais je ne me suis contentée que d'une seule question.

- Et l'amour dans tout ça ? ai-je murmuré.

Cette fois-ci, ses yeux ont rencontré les miens et j'ai vu les larmes dans son regard, son regard où les mots nageaient tristement, tous ces mots qu'il aurait voulu me dire mais qui n'avaient pas réussi à faire surface au bout de ses lèvres, tous ceux qui s'en allaient engloutir et inonder le fond de son âme, des « je n'ai jamais voulu ça », des « je suis désolé ». Il a détourné les yeux.

- L'amour, ça n'existe pas.

Cette nuit-là, je ne suis pas rentrée chez moi. Pas la force, pas le courage, pas l'envie. Dans le noir, mes pas m'ont égarée. Le cœur vide et brisé, meurtri et anéanti, j'ai marché encore et encore, sans jamais m'arrêter, sans jamais aller nulle part, dans ces rues obscures où mêmes nos rêves les plus infimes sont à l'étroit. Les fenêtres des immeubles à peine éclairés par quelques réverbères éperdus, étaient plongées dans la noirceur et seules restaient encore dans la lumière celles de quelques insomniaques, de quelques êtres trop effrayés par les cauchemars de leurs nuits pour oser rejoindre les bras de Morphée. J'avais tant de nuits fait partie de ces gens. Encore quelques pages, je me disais, le cœur battant. Cachée sous mes draps, je m'étais créée, seule, à défaut de pouvoir la vivre, l'enfance la plus heureuse qui soit. Ainsi avais-je connu l'amour et la mort, la joie et la tristesse, parcouru milles paysages et traversé milles frontières.

Ainsi avais-je dansé entre les lignes, virevolté au milieu des mots, fait partie de familles merveilleuses et unies et connu amours, amis et ennemis dans des personnages de papier retenus prisonniers, par des phrases figées, dans une éternité perfectionnée. Tout était si beau dans les livres, tout était si moche dans ma réalité. La saleté sur les pavés, le parfum de nos rues à l'arôme écœurant d'urine mélangé à quelques bouffées nauséabondes de tabac froid, effluves d'humidité moisissante, fragrances de mille puanteurs. Et les bruits incessants en arrière fond, les sirènes de police qui hurlent, les aboiements des chiens qui errent, le vacarme de containers qui se renversent, des cris, des pleurs, des types qui, dans des coins, se vident par à-coups de toute la pourriture qu'ils ont à l'intérieur. À travers une vitre fissurée, mon regard s'est posé sur l'ombre d'un homme qui gesticulait. Je l'ai entendu hurler des mots à glacer le sang, des menaces, des insultes, puis un fracas de verre brisé, les sanglots d'une femme, ses implorations, ses appels à l'aide. « Tu seras heureuse », lui avait peut-être dit son père avant de la marier à cet homme et, peut-être, avait-elle essayé, avait-elle voulu y croire. Au fond de moi, j'entendais une petite voix qui me suppliait de ne pas devenir comme elle. « Pars avant qu'il ne soit trop tard ». Pars, sauve ta peau, sauve ta vie, sauve tes rêves.

Dans ce monde, le soleil semble toujours un peu plus retarder son retour et les nuits sont longues, si longues. Le temps s'écoule si lentement qu'il en meurt d'ennui au rythme des secondes qui tombent, à peine nées, dans un passé sans lendemain. Je me souviens que des hommes ivres appuyés contre un mur me regardaient passer, rictus cruels au coin des lèvres. L'un d'eux a sifflé, un autre a fait mine de s'approcher. J'ai baissé les yeux, ai marché un peu plus vite, l'air de rien. Puis, j'ai entendu une voix m'appeler et une main m'a retenue. C'était mon frère. Le corps secoué de tremblements, je me suis laissée tomber entre ses bras. « Tout ira bien », il m'a soufflé, et j'aurais donné mes nuits et mes jours pour qu'il puisse avoir raison.

Au bout de la nuit, assis sur le toit de notre immeuble, il m'a regardée comme s'il connaissait déjà chacune de mes décisions, celles qui étaient déjà prises, celles qui ne l'étaient pas encore. J'ai serré sa main et nous avons contemplé le ciel, les nuages noirs chargés de sanglots qui s'y amoncelaient, les étoiles qui lentement s'y éteignaient et celles qui se dépêchaient de filer devant la lune calme et aveugle. Qui se dépêchaient de filer, avant qu'il ne soit trop tard.

- Fais un vœu, a-t-il murmuré. Le mien est déjà fait.

Je lui ai confié dans un souffle que j'allais partir, que j'avais décidé de partir. Il a hoché la tête, m'a regardée dans les yeux, a retenu une larme qui glissait sur ma peau. Puis, sans ajouter un mot, je me suis éloignée en courant, sans me retourner. Dans un grand sac, j'ai rapidement entassé quelques affaires, des habits, des objets dont me séparer était trop dur, quelques photos,

mon ours en peluche. J'ai fourré dans une pochette toutes mes économies. Puis je suis partie. Je suis partie en fermant derrière moi tous les livres de mon enfance qui l'avaient tant embellie, pour en ouvrir un autre ne contenant que des feuilles blanches attendant d'être noircies. Je m'en allais enfin vivre ma propre histoire, mon propre conte de fée. Loin, de l'autre côté de l'océan. Chère vie, je t'en prie, ne me déçois pas.

À New York, tout était différent, plus beau, plus grand, plus haut. Mon sac sur les épaules, les yeux écarquillés, je me baladais dans les rues animées sans savoir si je pouvais y croire. Il y avait des gens partout, vestes en jeans et t-shirts fluorescents, pantalons moulants et chevelure folle, des artistes, des graffitis sur les murs, des danseurs de hip hop au coin des rues, et des couleurs, des couleurs, des couleurs. Une voiture de taxi jaune s'est arrêtée à ma hauteur et, sans hésiter je suis montée. Time Square et ses incommensurables écrans publicitaires, Central Park et ses gigantesques pelouses vertes, puis Broadway et ses légendaires théâtres ont défilé, défilé, défilé à travers les fenêtres, avec, en permanence, à la vue de tout New York, derrière, devant ou à côté de chacun des quartiers, les tours jumelles du World Trade Center, qui, malgré leur grandeur, ne pouvaient s'échapper des vitres du taxi qui m'emmenait.

Le chauffeur m'a déposé dans un endroit qu'il a appelé « Theater District » puis théâtres, cinémas et hôtels m'ont encerclée, leurs enseignes lumineuses hypnotisée. Une seconde, je me suis demandé ce que je faisais là, si j'avais bien fait de partir, si j'allais réussir à m'en sortir, à être heureuse. Mais l'émerveillement a bien vite noyé mes doutes. Les yeux brillants, j'ai regardé les affiches. Grandes, si grandes et je me sentais petite, si petite. Les comédies musicales, doux rêve d'enfance. J'avais souhaité tant de fois que ma vie y ressemble, colorée et mélodieuse, costumes, paillettes et chorégraphies. L'espace d'un instant, je me suis vue sous la lumière des projecteurs, bruyants applaudissements d'un public admiratif, le parfum d'une rose tombant à mes pieds, les grands titres dans les journaux, des mots comme « fantastique », « éblouissant », « magique », la réussite, l'argent, l'amour, le bonheur. Depuis toujours, ma vie se résumait à des « pourquoi pas » restés en suspens au bord de mon âme. Il était temps que la question ne se pose plus. Désormais, je voulais vivre mes rêves sur des coups de tête, sur des coups de folie. Désormais je voulais être heureuse. Si seulement j'avais su ce qui m'attendait.

C'est à ce moment-là qu'une voix m'a soudainement tirée de mes rêveries, m'a demandé si je cherchais quelque chose, si j'avais besoin d'aide, si, comble du hasard, être sur le devant de la scène m'intéresserait. Débarqué de nulle part, il était là, face à moi, cigarette et lunettes de soleil, cheveux longs sur la nuque et courts sur le devant, le sourire de ceux à qui la vie a toujours paru belle et heureuse. Il s'est approché, s'est présenté, m'a tendu la main. Il m'a dit s'appeler Anthony. J'étais, selon lui, celle qu'il recherchait depuis longtemps. Au creux de ma

paume, il a laissé un billet, cinq mots griffonnés, une adresse, un nom, mon laissez-passer pour les coulisses des théâtres, fard à paupière et rouge à lèvres, mon billet pour ce que je croyais être la célébrité.

Imbéciles espoirs, lamentable naïveté. Aveuglée par l'envie et le besoin d'y croire, je n'ai rien vu, rien voulu voir. Le lendemain, balayant doutes et incertitudes de mon chemin, je me suis rendue, aux coordonnées indiquées. C'était un studio. Quelques meubles, un lit, un canapé et une salle de bain, quatre ou cinq autres filles, jeunes et jolies, deux hommes bien habillés et lui. Son beau visage a changé lorsqu'il m'a vue, son regard aux nuances de ténèbres s'est accroché au mien, deux, trois, quatre secondes, s'est baladé le long de mon corps et, les joues empourprées, j'ai baissé la tête. Il a dit être heureux que je sois venue même si dans sa voix on entendait qu'il n'en avait jamais douté. Il m'a présentée aux autres, raconté notre charmante rencontre dans les quartiers de Broadway, le coup de foudre qu'il avait eu pour mon accent français et mon sourire, mon sourire auquel il n'avait cessé de penser et qui avait tant égayé sa journée. Personne n'a rien dit, ils se sont contentés de me regarder, légers hochements de tête et sourires complices. Il m'a proposé d'aller au bistrot du coin pour bavarder de tout, de rien, de nous et j'ai accepté. Un verre, quelques questions sur qui je suis, quelques réponses la gorge brûlée, un deuxième puis un troisième dans la foulée, le récit de ma vie en dix gorgées, un quatrième, entre éclats de rire et larmes éméchées, suivi d'un cinquième, mes rêves et désirs, mes peurs et mes doutes, son visage, ses yeux, son sourire et ma tête qui tourne, tourne, tourne, puis juste un dernier en fin de soirée, puis juste un baiser dont mon esprit peine tant à se remémorer. Des promesses d'ivresse, des centaines de compliments, mensonges noyés dans un romantisme alcoolisé. Un peu d'attention et de tendresse qui ont suffi à ses regards charmeurs et sourires enchanteurs pour déceler bien vite l'allée des failles de mon cœur qui, sans que je puisse y faire quoique ce soit, s'amourachait déjà de lui, de sa voix. Alors le jour d'après, on s'est revu, puis le suivant et le suivant encore puis chaque matin et chaque soir des semaines qui s'enchaînaient. Il m'a emmenée danser dans des lieux inconnus, m'a fait voyager bien plus loin que je ne pensais jamais aller, Washington, Chicago, Boston. Il m'a enlacée au pied de l'Empire State Building, m'a tenu la main sur le pont de Brooklyn, m'a embrassée au sommet de la Statue de la Liberté et j'étais heureuse, tellement heureuse. Tellement amoureuse. Je croyais baigner dans l'eau de rose de mes romans écrits à l'encre noire et les yeux abimés par les quelques épines arrachées à la beauté de leurs fleurs, j'ai associé, au fil de mes jours, au fil de mes heures, le rouge sang de leurs pétales séchés à la couleur d'un amour beau à s'en fendre le cœur. Frêle songe idyllique en équilibre au-dessus de l'enfer. Il aurait simplement suffi d'un coup de vent pour provoquer la chute. Mais la vie a choisi la tempête.

C'était un soir en apparence identique à ceux qui avaient peuplé mes semaines passées que les premiers coups de tonnerre se sont fait entendre. Impatiente, je l'attendais dans la chambre, située au cinquième étage d'un vieil immeuble où il me logeait gratuitement depuis les premières heures de notre histoire. La pièce, petite et peu meublée, dont l'unique fenêtre carrée donnait sur un hôtel devenu décharge qui néanmoins réservait gracieusement les restes de quelques-unes de ses chambres, après que les flammes les eurent presque entièrement dévorées, pour les nuits d'une dizaine de sans-abris dormant entre cendres et détritiques, me rappelait ma vie d'avant. La tapisserie sur les murs était écorchée, les fleurs dans le vase ébréché sur la table de chevet, fanées. Ça sentait mauvais, une odeur de moisi, d'humidité, de pauvreté. Les draps de mon lit étaient défraîchis et l'ampoule au bout du maigre cordon qui pendait lamentablement au plafond faiblissait de nuit en nuit. Les vêtements qu'il m'offrait s'entassaient sur une chaise dont la peinture s'écaillait, le maquillage et les parfums à prix exorbitants dont il m'avait fait cadeau étaient étalés dans le désordre sur une coiffeuse au miroir fissuré. Un miroir si sale, si fatigué, si las qu'il peinait un peu plus chaque jour à me renvoyer mon reflet si bien que même le diamant, accroché à mon cou, semblait perdre un peu de son éclat et de sa valeur face à lui. Anthony ne frappait jamais avant d'entrer. Il pénétrait dans la pièce sans prévenir, venait m'embrasser en souriant, attendait que je sois prête et m'emmenait au restaurant ou au théâtre, ça dépendait. Il me parlait alors de metteurs en scène célèbres auquel il voulait me présenter, de castings, de projets. Ce soir-là, j'ai reconnu ses pas dans le couloir aux alentours de dix-huit heures. Les murs étaient si fins qu'il n'était pas difficile de distinguer le moindre petit bruit, de saisir le moindre murmure, le moindre pleur venant de l'extérieur. Mais il n'est pas venu dans ma chambre, pas tout de suite. Au bout de quelques secondes, sa voix est parvenue jusqu'à mes oreilles, grave, enthousiaste. Il a accueilli un autre homme avec politesse, quelques formules d'usage, et l'a invité à entrer dans la pièce voisine. Grincement de la porte qui s'ouvre, le bruit léger d'un doigt qui se pose sur un interrupteur, le craquement du plancher lorsqu'ils s'introduisent à l'intérieur puis à nouveau le grincement de la porte qui, cette fois, se referme. Ils ont commencé par échanger quelques banalités, ils ont parlé du temps automnal, d'un article dans le journal. Puis l'un a allumé un cigare, l'autre a entre-ouvert la fenêtre. Trente-sept secondes de silence.

- Comment est-elle ? a finalement demandé l'inconnu.

- Elle est belle, très belle. Le genre de beauté qui ne les laissera pas indifférents, tu peux me croire. Ils la voudront tous. Et puis, elle est jeune. Elle n'a que dix-sept ans. Elle a encore cette lueur d'innocence dans le regard, ce besoin de croire que le monde est beau. Elle leur plaira.

Il lui a dit que cette fille n'avait plus de mère depuis longtemps, que son père ne l'aimait pas. Il lui a dit qu'elle était française, que son accent les rendrait fous, qu'elle avait choisi de partir, de s'enfuir. J'ai entendu l'homme demander si cette fille était encore pure et Anthony le lui a affirmé. Avec un petit rire, il a dit qu'elle n'avait que lui, il a dit qu'elle était seule.

« Mon cœur, j'ai des soucis d'argent. ». C'est comme ça qu'il me l'a annoncé. Un trébuchement, les flammes de l'enfer frôlant ma peau. Des soucis d'argent. Une vague de culpabilité m'a traversée et j'ai porté la main à mon cou, serré le diamant entre mes doigts. J'allais lui proposer de le revendre mais il ne m'a pas laissé ouvrir la bouche. Il a déclaré avoir des projets pour moi. Il m'a demandé de me faire belle, a posé des habits sur mon lit et m'a ordonné de les enfiler. Sous-vêtements en dentelle, mini-jupe et décolleté. Il m'a dit que j'étais magnifique, que je devais le faire en pensant à lui, à nous, à l'argent que mon corps allait lui rapporter, corps qui par les mains d'un homme n'avait jamais encore été touché, argent qui le sauverait. Il m'a embrassée et je lui ai murmuré que pour lui je ferais tout. Peut-être n'avais-je pas encore compris, pas encore oser comprendre. Mon cœur avait peut-être voulu m'épargner la triste réalité. Mais cette dernière finit toujours par nous rattraper, peu importe à quelle vitesse on essaie de courir pour lui échapper.

Je suis montée dans sa voiture, il m'a tenu la main. Il m'a dit avoir choisi avec soin celui qui, pour de l'argent, aurait l'honneur, ou le déshonneur, de voler ma fleur. Il m'a déposée en bas d'un immeuble, a dit le numéro de la chambre où il m'attendait, m'a souri. Le claquement de la porte derrière moi, le bruit du moteur s'éloignant dans la rue sale, le froid. Un frémissement de cils, un, deux, trois battements de cœur, un frissonnement, quatre, cinq, six pas mal assurés. Les jambes vacillantes, j'ai monté les escaliers, la main tremblante, j'ai frappé à la porte.

- Entrez.

La voix était grave, calme, celle d'un homme mûr, dans les quarante-cinq ans. Sept fois, j'ai hésité à m'enfuir. Sept fois, mes pieds, pétrifiés, ont refusé d'avancer. Je devais le faire. Pour lui. J'ai ouvert la porte, lentement, dévoilant, lentement, son visage inconnu. Assis sur le lit, les cheveux méchés de gris et une barbe de trois jours, il m'a regardée entrer. Un père de famille, peut-être, un homme marié. Je me souviens avoir pensé qu'il aurait pu s'agir de mon père et mon estomac s'est soulevé. Je me souviens que la peau de ses doigts sur mon corps était rugueuse, que ses lèvres sur mon cou étaient gercées par le froid. Il sentait le tabac et le parfum de luxe et ses bruyants soupirs ressemblaient aux gémissements d'un animal blessé. Je me souviens de chacun de ses baisers, de ses caresses sur mon corps inexpérimenté, son plaisir solitaire, mon dégoût amer. Ma virginité envolée, perdue à jamais. Mais pas comme je le

voulais. Une honte indéfinissable m'a submergée, le sentiment d'avoir été salie, détruite. Je me répétais que je l'avais fait pour lui, pour lui, parce que je l'aimais et que par amour, on devait accepter de se sacrifier.

Lorsque l'homme m'a demandé si ça m'avait plu, je l'ai haï fort, si fort. Je me suis demandé si un humain avait le droit de poser cette question à une gamine qui sanglotait en silence, le corps dénudé caché sous des draps défaits. Je n'ai pas répondu, je n'ai pas pu. Alors il est parti, parti ne laissant derrière lui que cris de douleur étouffés et billets verts.

J'ai passé une heure sous la douche avant de comprendre que je resterais sale, peu importe le savon et les litres d'eau. Je me suis rhabillée et Anthony est venu me rechercher. Lorsqu'il a vu l'empreinte des larmes sur mes joues, il a rigolé. Je lui ai donné l'argent qu'il a fourré dans sa poche sans même me remercier. Je lui ai dit que je ne voulais plus jamais le refaire, que je n'étais pas une prostituée, que je pouvais trouver un autre moyen de gagner de l'argent, que je pouvais chercher un travail, un vrai, que je pourrais devenir serveuse, par exemple. Il a ri haut et fort mais ses yeux, deux sombres nuages menaçants, ne riaient pas. Il est venu tout près de mon oreille, a soulevé mon menton de ses doigts et ses yeux noirs se sont enfoncés dans les miens.

- Tu sais, a-t-il murmuré, le premier jour où je t'ai vue, ça m'a paru comme une évidence. Tu es exactement le genre de fille que l'on cherche. Jeune, jolie, paumée. J'ai tout de suite su que beaucoup, beaucoup d'hommes seraient prêts à vider leur porte-monnaie pour ton corps. Alors, chérie, ne me déçois pas, d'accord ?

C'est précisément à ce moment-là, que la réalité m'a giflée. C'est là que j'ai compris. J'ai eu envie de pleurer, de vomir mais rien n'est sorti ni de mes yeux, ni de ma bouche. Silencieuse, j'ai baissé la tête, me suis mordue les lèvres jusqu'au sang. Dans ma tête, se répétaient à m'en érafler, écorcher, déchirer le fond de l'âme, la même phrase, les mêmes mots. Il ne t'a jamais aimée, il ne t'a jamais aimée, il ne t'a jamais aimée. Et, depuis le début, il voulait faire de toi une prostituée. Quand je suis montée dans sa voiture, une larme a roulé sur ma joue, lente, brûlante. Je n'ai plus jamais croisé son regard, ce regard dans lequel j'avais plongé, m'étais perdue, noyée tant de soirs. Je croyais que ça ne nous arriverait jamais. Je croyais que nous serions éternels. J'avais tant voulu y croire. Mais nous étions voués dès le commencement à être ce genre de toujours qui ne dure jamais, pas vrai ? C'était écrit dans ses étoiles, dans ses constellations. Des mensonges, des illusions. Mais dans ma nuit la plus noire, les miennes me surprenaient à briller d'espoir encore un peu, même si, à présent, je savais que ses sombres nuages cherchaient à les éteindre. Pour lui, je n'avais été qu'une proie facile, petite fille candide

et vulnérable, jolie petite fille innocente qui avait voulu trop croire aux histoires d'amour et qui serait punie d'avoir désiré aimer trop vite et trop fort le mauvais prince charmant.

Les jours ont passé et je l'ai refait, huit, neuf, dix fois dans des chambres d'hôtel. Puis, j'ai fini par descendre sur le boulevard pour enchaîner une trentaine de passes par soir. Ce n'est pas comme si j'avais mon mot à dire, de toute façon. Ce n'est pas comme si on me laissait le choix. Le claquement du talon aiguille de mes bottines noires piétinant le bout de trottoir fatigué qu'on m'avait attribué m'est devenu, au fil des sombres heures à déambuler sans savoir où aller, un bruit familier. Dans notre rue, sur ce trottoir interminable, nous étions une vingtaine et nos différences, dans l'obscurité naissante, ne se voyaient qu'à peine. Peu importaient nos âges, nos origines, nos vies d'avant, peu importaient nos défauts et nos qualités et qui nous avions autrefois été. Nous étions, à présent, toutes les mêmes. Des malheureuses, des désespérées, des malchanceuses, des égarées. Insignifiantes, à peine vivantes, réduites au silence par la peur et par la honte. Longues chevelures volant dans l'air glacial, nous étions les sirènes des rues, des trottoirs, et nombreux étaient ceux qui succombaient à nos chants sans y entendre le bruit des larmes. Pour eux, nous n'étions que des objets dans des vitrines à ciel ouvert, des femmes à vendre, achète celle qui te plaît, des corps à déshabiller, à posséder pour quelques billets, des âmes dénuées de dignité, des cœurs désillusionnés. Mais pour nous, tout n'était qu'une question de comédie. Nous étions les actrices du mauvais film de notre vie, oubliées chaque année à la remise des prix pour le meilleur jeu de séduction jamais vu au grand écran. Nos metteurs en scènes, immondes proxénètes, gravitaient autour de nous à longueur de soirée, vérifiant qu'on ne parlait pas, qu'on n'en disait pas trop, qu'on ne montrait pas l'envers des sinistres décors à tous ces hommes qui payaient pour ne pas se soucier de nous, pour le sexe et puis c'est tout, pour ne rien savoir de notre détresse. On devait faire comme si on éprouvait du plaisir, comme si on les trouvait beaux, attirants, comme si on avait choisi de le faire, comme si on aimait ça, tous ces corps dégoutants sur nous, toutes ces mains sur nos peaux souillées à jamais. À la lumière des projecteurs, phares aveuglants de leurs voitures, nous devions sourire, séduire. Tout devait être calculé, maîtrisé, voué à les envoûter. La façon dont le talon de nos chaussures devait se poser sur le sol, le balancement de nos hanches, le mouvement de notre corps en déplacement, démarche ensorcelante, épaules redressées et poitrine mise en avant. La manière dont notre main devait passer dans nos cheveux avant que l'on se penche par-dessus la vitre de leur voiture, notre langue glissant lentement sur nos lèvres entrouvertes et les battements sensuels de nos cils faisaient également partie du scénario, sempiternel numéro de charme. Notre voix devait être aguicheuse, séductrice, notre regard sur eux, provocant, vulgaire. Regarde comme je suis belle, désire-moi, choisis-moi, paie pour moi.

J'aimerais pouvoir dire que les premiers soirs, les premières passes, les premiers hommes sont les plus difficiles. J'aimerais pouvoir dire que nos douleurs et nos craintes finissent par s'atténuer, notre honte et nos dégouts par s'estomper, par disparaître. Mais ça ne serait pas la vérité. La vérité est que la seule chose qui cesse peu à peu d'exister, c'est nous. Éternelles prisonnières de nos silences, nous finissions par ne plus être personne. Je n'étais plus personne. Prenez mon corps, prenez ma vie. Appelez-moi comme vous voudrez, Vanessa, Jennifer, Emily. J'ai l'âge que vous voudrez bien me donner, la vie que vous voudrez bien m'imaginer. Anonyme, je n'étais plus qu'une silhouette en mini-jupe dans les rues sales. Une ombre sans visage, sans voix. Une demoiselle en talons aiguilles obligée de boire pour apprendre à ses yeux à ne plus voir. Juste une fille de mauvaise vie, fille de joie dont les rêves de sa mort sont les meilleurs de ses nuits.

Les mois se sont écoulés, longs, interminables, minuscules grains de sable noir dans un immense sablier. Puis ce soir a fini par arriver. Je ne me souviens plus de la quantité d'alcool que j'avais bu. Assez, en tout cas, pour quelqu'un qui avait quelque chose à oublier de fêter. Dans les quartiers sombres des cauchemars, les filles comme nous finissaient par ne plus oser rêver. Elles avaient beau avaler le double de leurs pilules d'attentes irréalistes, elles avaient beau s'injecter de plus grandes doses d'espoir dans le bleu de leurs veines, au fil des jours, au fil des semaines, elles voyaient de leurs yeux rougis les effets de leurs drogues s'estomper peu à peu. Et dans les quartiers sombres des cauchemars, les filles comme nous finissaient par ne plus oser espérer. Nous l'avons toutes attendu bien trop longtemps, ce quelque chose qui nous sauverait, ce quelqu'un qui, dans notre regard, réussirait à lire tout ce qu'on ne pourrait jamais oser lui dire, ce quelqu'un qui entendrait dans l'absence de nos voix, notre âme qui lui hurle « aide-moi ». Et cela faisait mal, si mal, de voir que ce quelqu'un ne venait pas.

L'haleine de mon dix-neuvième client de ce soir-là empestait l'alcool. Dans cette honteuse chambre de bonne qui voyait défiler les hommes, il a refusé de payer. Sa voix était agressive, ses propos insultants, ses gestes violents. Impuissante, je n'ai rien pu faire lorsque ses mains m'ont retenues, laissant des ecchymoses sur mes poignets endoloris, rien pu faire lorsqu'il m'a frappée, lorsqu'il a arraché mes vêtements et m'a jetée sur le lit. Chaque passe, chaque viol, payé ou non, me détruisait un peu plus et je me sentais mourir lentement de l'intérieur. Cette fois-ci, la douleur était si forte que j'ai eu le sentiment de ne plus pouvoir survivre longtemps. Alors peut-être était-ce un effet de l'alcool ou peut-être devenais-je simplement folle, mais soudainement, je n'ai plus rien senti. Juste le vide, un immense vide. Dissociée momentanément de ce corps que je haïssais comme s'il ne m'appartenait plus, je n'étais plus qu'une part de mon âme qui se détachait, s'élevait lentement au-dessus de lui. J'étais là sans l'être, morte mais le

cœur battant. Je me voyais de l'extérieur, encore vivante mais pour combien de temps ? Entre souffles saccadés et battements de cœur affolés, je me suis écoutée ne rien dire, je me suis regardée ne rien faire, poupée désarticulée au visage impassible écrasée par un corps aux mouvements brusques. Entre deux râles de plaisir de sa part, j'ai observé mes yeux se poser sur mon vieil ours en peluche, tendre souvenir d'enfance abandonnée trop tôt. Entre deux violents coups de reins, je me suis vue percevoir la date que nous étions sur le calendrier accroché au dos de ma porte. J'ai hurlé silencieusement au corps que je n'étais temporairement plus et au morceau d'âme qui s'y accrochait encore que nous avons dix-huit ans aujourd'hui et que nous avons, si on le voulait, encore toute la vie devant nous. Et qu'elle pourrait être belle, belle, belle, si belle. Mon organisme avait beau chercher à me renier, j'étais encore là et je n'allais pas me laisser mourir sans rien faire.

Lorsque le client est enfin parti, je suis redevenue partie intégrante de mon corps comme s'il ne s'était jamais rien passé. Mais quelque chose était différent. Je suis restée plusieurs longues minutes sous la douche glacée. Je me suis frottée la peau jusqu'à y laisser des marques sans pour autant réussir à me débarrasser de toutes leurs odeurs, de toute cette honte, de tout ce dégoût et de cette haine envers ces hommes, envers moi-même. J'ai hurlé à m'en arracher les cordes vocales, pleuré à m'en noyer les yeux. Mon regard a croisé celui de mon reflet dans le miroir. Écho lointain d'un joli visage oublié que je voudrais ne plus jamais voir aussi détruit. Mon poing dans la glace, mon portrait fissuré, belle de nuit brisée en mille éclats, le sang sur mes phalanges meurtries. La douleur, la douleur, à l'intérieur, à l'extérieur. Et soudain, j'ai compris. J'ai compris ce que j'aurais dû comprendre longtemps auparavant. J'ai compris que la seule personne qui pouvait encore me sauver, c'était moi.

Je suis sortie de l'immeuble quelques minutes plus tard. Le ciel déversait ses larmes au-dessus de moi, j'avais un peu froid. Je savais qu'à présent tout ne dépendait que de mes actes, que de mes choix. Je ne devais plus faire un seul faux pas. C'était un aller simple pour ma dernière chance de vivre. J'ai commencé à marcher, toujours plus vite, toujours plus loin, les poches alourdis par l'argent, seule et unique chose que j'avais emportée en partant. En chemin, j'en ai croisé d'autres, des filles de mauvaise vie, des de celles qui attendraient toujours un miracle sans comprendre que, dans la vraie vie, il faut les créer nous-mêmes pour qu'ils puissent exister. J'ai vu des clients aussi, reconnu certains regards fuyants. Puis, le hasard a voulu que je le voie, lui, bras-dessus, bras-dessous avec une fille de bonne famille déjà prête, sans le savoir, à se jeter dans la gueule du loup dans ce qu'elle croyait être une simple balade romantique le long de l'East River. Nos yeux se sont rencontrés. Pendant un instant, je me suis demandé s'il me reconnaissait puis quelque chose a changé sur son visage et j'ai compris que oui. Brusquement,

sa main a saisi celle de sa nouvelle conquête. Alors, sans même y réfléchir, je lui ai demandé haut et fort s'il comptait faire subir à cette fille le même sort qu'à nous toutes, le même sort qu'à moi. Mon visage, les mèches de cheveux dégoulinantes collées sur mes tempes, les trainées noires sous mes yeux rougis, ont dû lui faire peur. L'adolescente, de ses yeux remplis à ras bord d'interrogations, m'a fixée avec effroi. D'un mouvement de tête, j'ai confirmé toutes les pensées qu'elle n'osait pas formuler et j'ai vu, à la pâleur de sa peau, qu'elle avait compris. Elle s'est libérée de son emprise sans qu'il ait eu le temps de réagir. Je sais qu'à ce moment, j'aurais dû partir, m'enfuir pendant qu'il était encore temps mais je ne pouvais pas la laisser là. Cette fille était comme moi. Comme moi elle ne méritait pas ça. Personne ne le mérite. Je lui ai hurlé de s'enfuir et elle est partie en courant sans prononcer un mot. Sous la pluie battante, il m'a regardée longuement, ses yeux m'ont assassinée dix fois, puis j'ai vu un léger sourire se dessiner sur ses lèvres, un sourire meurtrier. Sa main a touché la poche de son pantalon. D'un geste, il m'a fait comprendre qu'il était armé. Ce qu'il ignorait, c'est que mes frères, il y a longtemps, m'avaient appris à me battre, à me défendre, si besoin, contre les sales types dont nos rues grouillaient. Ce qu'il ignorait c'est que j'avais une telle rage, une telle haine en moi que j'étais capable de le tuer, moi aussi, sans aucun regret. Alors je n'ai plus hésité. C'était sa vie ou la mienne. Je l'avais déjà laissé me prendre bien trop de choses. Réunissant le peu de tout ce qu'il me restait, je me suis ruée sur lui et je l'ai poussé. Surpris, déséquilibré, son rire s'est perdu dans ses pas qui reculaient, reculaient encore et se rapprochaient dangereusement du bord. La dernière chose que j'ai entendue est son corps tomber lourdement dans l'eau agitée. La dernière chose que j'ai vue est sa tête resurgissant brusquement à la surface pour tenter de remplir ses poumons d'autre chose que d'eau. Nos yeux se sont croisés une dernière fois, le temps d'un cauchemar, avant que je parte en courant.

La plupart des gens passent leur vie à rêver. Rêver d'un futur meilleur, de jours plus heureux, de bonheur. Ils rêvent pour s'envoler, s'envoler et s'échapper, fuir, si ce n'est qu'un peu, leur réalité. Quand la vie nous empêche de voler, on se crée nos propres ailes, frêles chimères pour voleter dans les ciels bleus d'un univers qu'on espère merveilleux. Mais j'ai appris que le monde est tout sauf un conte de fée. Dans nos histoires à nous, les rêves ne se réalisent pas toujours peu importe notre volonté et nos tentatives pour les concrétiser. Peut-être certains rêves sont-ils faits pour n'être que des rêves à jamais. Mais cela ne nous enlève pas le droit d'y croire. On a tous tant besoin d'espoir.

La tête perdue dans les nuages, les petites filles aux yeux pleins d'étoiles, elles, rêvent d'amour. Elles font des songes éclairés par la lumière des projecteurs, aux couleurs de célébrité et de bonheur. Elles rêvent à tout ce que leur destinée, en s'écrivant, a oublié de leur envisager. Elles

ne veulent que partir et, à tire-d'aile, prennent leur envol trop tôt et sans trop y penser. Mais, finalement, elles ne savent pas trop où elles vont, ces petites filles, elles se mettent dans de beaux bras puis dans de beaux draps, qui, au final, ne sont pas si beaux que ça. Et un jour, quelque chose ou quelqu'un leur fait comprendre qu'on ne peut pas voler indéfiniment. On tombe de bien haut, quand on cesse brusquement d'y croire. Notre chute sur les trottoirs s'appelle le désespoir.

Ces petites filles ce sont elles, filles de joies aux mauvaises vies. Ces petites filles ce sont moi, sirène égarée dans un monde désenchanté. Toutes de jolies et innocentes petites filles qui se savent condamnées à vivre avec le souvenir d'avoir, de longs soirs, laissé les dessous de leurs mini-jupes être lorgnés par un morceau de trottoir. Aujourd'hui, je voudrais leur montrer à toutes qu'il est possible de se relever, que j'y ai mis du temps et des larmes mais que j'y suis arrivée. Je voudrais les encourager à parler, à dire haut et fort ce que tout le monde sait mais préfère ignorer. Leur dire que si une femme vend son corps, ce n'est pas par choix, que personne ne mérite de le vivre et que pourtant, dans l'ombre des trottoirs, elles sont, dans le monde entier, encore des milliers. J'aimerais qu'elles parlent, toutes, qu'elles sortent de ce silence et qu'elles peignent devant eux notre existence aux couleurs de dégouts et de violence. Tous ensemble, on peut changer les choses, on peut changer des vies. Je voudrais leur montrer que pour prendre peu à peu son envol, il faut oser prendre la parole. Les petites filles ont peur des jugements et du mépris, les femmes font entendre leur voix, voient leur cœur et trouvent un sens à leur vie.

C'était il y a dix ans, maintenant. Il y a dix ans, mes pas m'ont menée dans un petit village de la province de l'Ontario, au Canada. J'étais jeune, détruite, petite fille dévastée. Dix-huit ans et des poussières, et j'ignorais où était ma place et si seulement j'en avais une sur cette terre. Je ne savais plus trop ce que j'attendais de la vie ou peut-être était-ce la vie qui ne savait plus trop ce qu'elle attendait de moi. Pendant un moment, j'ai travaillé dans un café, de quoi me payer le nécessaire pour commencer ma nouvelle vie, loin des villes et de ses immeubles, entourée de plaine et de ciel bleu. Et durant longtemps, je n'ai rien dit. À personne. C'est à peine si je pouvais me le dire à moi-même. Je voulais oublier l'inoubliable, vivre avec l'invivable. Je voulais encore rêver. Mais par ma chute dans les enfers, mes ailes étaient profondément abîmées, mes rêves envolés bien loin et le poids de mon passé m'empêchait de voler pour les rattraper. C'est en fixant le reflet de la petite fille aux épaules voutées, ses grandes ailes traînant dans son dos, ses lèvres serrées comme pour empêcher ses mots et ses maux de s'échapper et ses yeux à demi-clos, que j'ai pris la décision d'enfin me libérer, de me reconstruire, de grandir. Et de parler.

D'un geste, j'ai arraché l'une de mes plumes et l'ai trempée dans l'encre noire de ma mémoire.
Voici mon histoire.